

**LA FOIRE DE
BESONS**
COMÉDIE

DANCOURT, Florent CARTON dit
1694

**LA FOIRE DE
BESONS
COMÉDIE**

De Mr DANCOURT

M. DC. XCIV. AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

ACTEURS

MONSIEUR GRIFFARD, Financier.
MARIANE, fille de Monsieur Griffard.
CHOUCHETTE, filleule de Monsieur Griffard.
CLITANDRE, neveu de Monsieur Griffard.
MONSIEUR GUILLEMIN, Notaire.
MADAME GUILLEMIN, femme de M. Guillemin.
LE CHEVALIER.
L'ABBÉ.
CIDALISE, femme de Clitandre.
ÉRASTE, Amant de Mariane.
MADAME ARGANTE, vieille Coquette, Amoureuse d'Éraste.
FROSINE, intrigante.
L'OLIVE, Valet d'Éraste.
LE TABELLION.
LE NOURRICIER.
TROUPE de PAYSANS et de PAYSANNES, etc.

La Scène est dans la Prairie de Besons.

SCÈNE I.

CLITANDRE, seul.

Éraste me fait bien attendre, et il n'a guères d'empressement pour un homme aussi passionné qu'il paraît l'être.

SCÈNE II.

Clitandre, l'Olive.

CLITANDRE.

Ah ! Te voilà, l'Olive ! Où est ton maître ?

L'OLIVE.

Il m'envoie vous prier de ne vous point impatienter, Monsieur ; il va venir aussitôt qu'il sera débarrassé de Madame Argante.

CLITANDRE.

Sa Madame Argante est avec lui ?

L'OLIVE.

Vraiment oui, Monsieur, ce sont des animaux tenaces que de vieilles coquettes, on ne les quitte pas comme on veut ; cependant comme il est sans façon avec elle, il la plantera là toute seule au premier endroit : nous l'aurons bientôt ici, le voilà, je pense.

Coquette : Ce mot se prend en mauvaise part. Celle qui s'ajuste pour donner dans la vue des galants. Celle qui aime qu'on lui dise des douceurs, qui se plaît aux fleurettes que l'on lui conte, et qui n'a pas d'attachement qui lui fasse peine. [R]

SCÈNE III.
Clitandre, Éraste, l'Olive.

ÉRASTE.

Mille pardons, mon cher Clitandre, j'abuse de toute manière des bontés que tu as pour moi.

CLITANDRE.

Laissons-là les compliments, s'il te plaît, et venons au fait. Voilà la maison de mon oncle.

L'OLIVE.

Vous avez tort d'être brouillé avec lui, vous seriez bien logé en ce pays-ci.

CLITANDRE.

Il y est depuis deux jours, sa fille est avec lui. Tu es amoureux d'elle ; mon oncle est un homme extraordinaire qui ne la mariera point dans les formes ; il faut se servir, pour te rendre heureux, du petit stratagème que nous avons imaginé.

ÉRASTE.

Toutes nos mesures sont prises pour cela : mais l'exécution m'en paraît un peu difficile.

L'OLIVE.

Point du tout, Monsieur, c'est ce qui vous trompe : l'occasion de la Foire autorise la mascarade ; et pour donner plus d'apparence à la chose, j'ai engagé deux ou trois paysans des plus gros Bourgeois du Village, à être de la partie, tout ira bien.

CLITANDRE.

Ton aimable parente, Cidalise, a mis le moins scrupuleux petit Notaire de Paris dans ses intérêts ; nous l'avons amené avec nous. Mon oncle est amoureux de Cidalise à la fureur, elle le fera donner dans tous les panneaux qu'elle voudra lui tendre.

ÉRASTE.

Mais toi, qui aimes Cidalise, consentiras-tu, sans quelque répugnance, qu'elle flatte du moindre espoir l'extravagante passion de ton oncle ? Et la délicatesse de ton amour...

CLITANDRE.

Il faut te parler confidemment : prends garde que quelque curieux ne vienne point nous écouter, l'Olive. Nous sommes trop bons amis pour avoir des secrets l'un pour l'autre, et je me reproche de t'en avoir fait un, depuis six jours, de mon mariage avec Cidalise.

ÉRASTE.

Quoi, Cidalise !

CLITANDRE.

Elle a consenti à mon bonheur, nous nous intéressons à faire le tien. Tu seras heureux, j'ose t'en répondre.

ÉRASTE.

Et ton oncle, ne sait-il rien de cette affaire ?

CLITANDRE.

Je suis si mal avec lui depuis longtemps, et il en use si mal avec sa famille, que j'ai cru pouvoir me dispenser...

L'OLIVE.

Monsieur, je viens d'apercevoir Frosine qui se promène ici près toute seule. Monsieur est mal avec son oncle, je n'y suis pas bien, moi ; nous n'avons personne pour commencer l'intrigue, voulez-vous que je la mette de notre partie ?

ÉRASTE.

Elle est des amies de Madame Argante, prends garde...

L'OLIVE.

Elle aime l'argent plus que toutes choses, je vous réponds d'elle.

CLITANDRE.

Fais-la venir, que nous lui parlions, je suis fort de ses amis, moi.

L'OLIVE.

Je vous l'amène... Oh, par ma foi, il n'est plus temps, Madame Argante s'en est emparée : les voilà qui viennent de ce côté.

ÉRASTE.

Retirons-nous ; et toi, l'Olive, trouve quelque moyen pour éloigner Madame Argante de cet endroit-ci, nous en aurons besoin pour notre mascarade.

L'OLIVE.

Je m'en charge, et d'engager Frosine à vous rendre service, laissez-moi faire.

SCÈNE IV.

Madame Argante, Frosine.

MADAME ARGANTE.

Ah, quelle cohue, ma pauvre Frosine ! Quelle cohue que cette Foire de Besons !

FROSINE.

C'est une espèce de bal de campagne, où on laisse entrer tous les masques, comme vous voyez.

MADAME ARGANTE.

Le cruel bal, et les vilains masques ! Je suis bienheureuse de t'avoir rencontrée. Il n'y a ici que moi de femme de qualité, je pense. En vérité je suis confuse de la complaisance que j'ai pour Éraste : il faut l'aimer autant que je le fais, pour ne pas rompre toutes les ridicules parties où il m'engage.

Femme de qualité : Noblesse distinguée. Un ancien gentilhomme d'une maison illustrée se nomme un homme de qualité. [L]

FROSINE.

Nous l'avons perdu dans la foule, et cela vous inquiète, à ce qu'il me semble : avouez de bonne foi la chose, Madame, c'est la jalousie plutôt que la complaisance qui vous fait être de ces parties : il ne vous a pas trop pressée pour celle-ci ; au contraire.

MADAME ARGANTE.

Jalouse, moi ! Moi jalouse ! Oh, je ne le suis point du tout, je t'assure : quand on est faite comme moi, et qu'on se connaît, la jalousie est une passion qu'on ne connaît guères.

FROSINE.

Il est vrai, Madame, que vous avez tous les sujets du monde de vous louer de la nature.

MADAME ARGANTE.

Franchement, Frosine, ma figure lui fait honneur, et depuis qu'on s'est avisé de porter des visages dans le monde, il n'y a guères que le mien qu'elle puisse se vanter d'avoir fait.

FROSINE.

Vous êtes bien contente de votre grosse personne, Madame ?

MADAME ARGANTE.

Tout ce qu'on peut l'être, ma chère Frosine : je suis belle, riche, et jeune encore, malgré la médisance : car il y a des mal intentionnées dans le monde.

FROSINE.

Oui, cela est vrai, des ridicules qui enragent de vieillir, et qui veulent que tout le monde vieillisse à proportion : quand il y a quarante ou cinquante ans qu'ils connaissent une femme, ils s'imaginent qu'elle a cet âge-là.

MADAME ARGANTE.

Le monde est si plein d'impertinents : car pour très jeune, je le suis, te dis-je.

FROSINE.

Hé, à qui le dites-vous, Madame ? Je le sais mieux qu'un autre ; vous n'étiez qu'un enfant quand ma grand-mère fut mariée.

MADAME ARGANTE.

Et avec tous ces avantages de la beauté et de la jeunesse, j'ai ceux aussi d'une naissance distinguée, d'une alliance considérable.

FROSINE.

Ah, Madame, qu'il y a de malignité dans le monde !

MADAME ARGANTE.

Comment donc, Frosine ?

FROSINE.

Le mérite et la vertu sont bien persécutés dans ce siècle-ci ! J'ai entendu dire à mille personnes que vous n'avez jamais eu ni père, ni mère, ni de mari même, quoique vous soyez veuve.

MADAME ARGANTE.

Mais en vérité, cela est trop plaisant, Frosine, cela est trop plaisant. Que le monde est extravagant ! Comme si l'on ne connaissait pas ma famille. J'ai deux jeunes garçons au Collège, une petite nièce dans le Couvent.

FROSINE.

Oh, pour des enfants, et des espèces de nièce, on ne vous dispute point cette famille-là : mais pour un mari et des ancêtres, ce sont des parents qu'on ne vous connaît point, à ce que j'ai ouï dire.

MADAME ARGANTE.

Il y a là-dedans un excès de ridicule qui me réjouit.

FROSINE.

Je vous demande pardon, Madame, de vous dire si naturellement...

MADAME ARGANTE.

Tu ne me fâches point, mon enfant ; je suis femme de bon esprit, je me mets au-dessus des discours du peuple, j'ai du bien, de l'argent comptant.

FROSINE.

De l'argent comptant ?

MADAME ARGANTE.

Oui, Frosine.

FROSINE.

Ah vraiment, je ne m'étonne plus que vous vous moquiez de tout ce qu'on peut dire, et que vous n'en preniez point de chagrin. Le chagrin et l'argent comptant ne doivent point loger en même maison.

MADAME ARGANTE.

J'ai du goût pour Éraste, il m'aime, cela suffit, je suis à la veille de l'épouser.

FROSINE.

Écoutez, Madame, on est dans le goût de vous disputer vos mariages, on pourrait bien vous disputer ce mari-ci. En temps de guerre les hommes sont rares, c'est à qui en aura.

MADAME ARGANTE.

Non, Frosine, il ne tient qu'à moi d'épouser Éraste, te dis-je, et cela ne tardera pas à se faire.

SCÈNE V.

Madame Argante, Frosine, Cidalise.

CIDALISE.

Ah Ciel ! Que vois-je ? L'heureuse rencontre ! Madame Argante à la Foire de Besons ! Hé, c'est vous, charmante personne !

MADAME ARGANTE.

Cidalise ! Quoi, Cidalise ! Ah, quelle prédestination ! Te trouver ici, mon incomparable ! Tu n'y es pas seule, apparemment ? Et ces sortes de parties...

CIDALISE.

Elles se font toujours en bonne compagnie, la mienne est assurément une des plus gaillardes. Clitandre m'a engagée d'y venir avec un Abbé, une fille d'Opéra, et un Notaire.

FROSINE.

Ne serait-ce point le mariage de l'Abbé que vous venez faire en ce pays-ci ? C'est une Foire pour ces sortes de mariages, que la Foire de Besons, Madame.

CIDALISE.

Ah ! Te voilà, Frosine. Tu es toujours aussi folle que de coutume.

FROSINE.

Fort à votre service, Madame.

MADAME ARGANTE.

Où as-tu laissé ta compagnie ?

CIDALISE.

Elle s'est dispersée de côté et d'autre. En sortant du bac, cinq ou six femmes à bonne fortune se sont emparées de Monsieur l'Abbé ; à cinquante pas plus loin, un gros d'ivrognes a accosté la fille d'Opéra, et Monsieur le Notaire est ici proche en affaire sérieuse.

MADAME ARGANTE.

En affaire sérieuse à la Foire de Besons ?

CIDALISE.

Oui vraiment, et très sérieuse, même. Le pauvre petit tabellion en faveur du voyage avait arboré le plumet et l'épée pour imposer aux clercs et aux courtauts.

Courtaut : Terme Injurieux, pour dire un garçon de boutique.

Tabellion : qui ne se dit à la rigueur que d'un notaire dans une seigneurie, ou justice subalterne, pour recevoir les actes qui se passent sous scel authentique, et non royal, et qu'on ne prétend ne porter point d'hypothèque hors du ressort de la seigneurie. [F]

FROSINE.

Cela aura produit un effet tout contraire je gage.

CIDALISE.

Justement, Frosine, tu l'as deviné. Ils l'ont reconnu, il a pris querelle ; et ils achevaient de le battre quand je l'ai quitté, parce que je ne pouvais plus m'empêcher d'en rire.

MADAME ARGANTE.

Et toi, tu n'as point trouvé d'aventure ?

CIDALISE.

Une des meilleures de toute la Foire. Un joli Mousquetaire de dix-huit ans, qui m'a offert la collation, et de ma remener en croupe à Paris. Ce ne sont pas là des bagatelles, Frosine.

FROSINE.

Fi, en croupe, Madame ?

Fi : Particule qui sert à faire une exclamation pour témoigner le mépris, la haine, l'aversion qu'on a pour quelque personne ou quelque chose. [F]

CIDALISE.

Oh, il me proposait d'aller en deux jours, pour éviter la fatigue du voyage.

FROSINE.

Diantre, cela mérite réflexion.

Diantre : Terme populaire dont se servent ceux qui font scrupule de nommer le Diable. [F]

MADAME ARGANTE.

Et voilà, Frosine, à quoi l'on est exposé dans ces sortes de plaisirs-ci ; et sérieusement, je me fais fort mauvais gré d'y être venue.

FROSINE.

Ah, Madame ! Vous n'avez rien à craindre, et vous êtes à couvert d'aventures ; ce n'est qu'à de petites étourdies comme Madame, à qui on ose faire des propositions si téméraires. Mais il n'y a point de jeune homme, quelque déterminé qu'il puisse être, qui ose vous insolenter de cette manière-là.

Insolenter : Traiter avec insolence. [F]

SCÈNE VI.

Madame Argante, Frosine, Cidalise, Monsieur Guillemín.

CIDALISE.

Ah ! Vous voilà, Monsieur Guillemín. Hé comment avez-vous pu vous débarrasser de cette foule de frappeurs qui vous entourait ?

MONSIEUR GUILLEMIN.

J'en suis venu à bout, Madame : et grâce au Ciel, m'en voilà quitte.

MADAME ARGANTE.

N'est-ce pas là ton petit Notaire ?

CIDALISE.

Oui, lui-même.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Il arrive toujours quelque histoire plaisante dans ces promenades-ci, c'est la coutume, il faut s'y attendre.

CIDALISE.

Je ne sais pas où vous trouvez le plaisant de celle-ci, et elle me paraît assez triste pour vous.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Point du tout, Madame, ce n'est qu'une bagatelle.

FROSINE.

Oh, Monsieur Guillemín est fait à ces sortes d'incidents-là, Madame ; il y a longtemps que nous nous connaissons, c'est un petit homme à bonne fortune.

Bonne fortune : On appelle en termes de galanterie, bonne fortune, les dernières faveurs d'une jolie dame ; être heureux auprès des femmes. Ce galant est fort bien fait, il est homme à bonne fortunes. [F]

MONSIEUR GUILLEMIN.

Ah ! C'est toi. Serviteur, Frosine.

FROSINE.

Qu'il soit à Paris, ou à la campagne, il ne passe point de jour sans quelque aventure.

MADAME ARGANTE.

Cela est heureux, et je l'en félicite.

CIDALISE.

Comment, ma charmante ; savez-vous bien que Monsieur Guillemin est en commerce avec ce qu'il y a de plus agréables libertines dans le monde ?

Libertine : Qui prend, qui se donne trop de libertés ; qui ne veut pas s'assujétir aux lois, aux règles du bien vivre, telles qu'elles sont prescrites à un chacun suivant l'état où il se trouve.
[F]

MONSIEUR GUILLEMIN.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, Madame.

FROSINE.

Tout Notaire qu'il est, il ne se fait pas une affaire de disputer le cœur d'une coquette à un Prince, et à un Financier même.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Il y a une manière pour se faire aimer, que ces Messieurs-là ne connaissent pas mieux que d'autres.

CIDALISE.

Il est toujours le préféré, vous dis-je.

MADAME ARGANTE.

Je n'ai pas de peine à le croire.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Je ne m'en vante jamais, et cela se fait d'ailleurs, Madame.

FROSINE.

Oh, pour cela oui, ses affaires finissent toujours avec éclat. Il prend ordinairement querelle avec ses rivaux ou avec ses maîtresses, cela lui arrive des disputes avec les domestiques ; ces marauds-là sont insolents, il faut les battre, ou être battu quelquefois. Il y a toujours des coups donnés dans le dénouement des aventures de Monsieur Guillemin ; ce sont des espèces de Tragédies.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Je n'y joue pas le plus mauvais personnage, Frosine.

FROSINE.

Vous êtes souvent lésé dans la catastrophe.

CIDALISE.

Que ne souffre-t-on point pour les Dames ; il aime le beau sexe, c'est sa folie.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Ah, Madame !

FROSINE.

Lui, Madame ! Vous n'y songez pas. Il a la plus jolie femme de France, qu'il n'aime point du tout.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Fi, aimer sa femme, cela est-il permis à un galant homme ? Et se marie-t-on pour cela dans le monde ? À moins que d'être du dernier bourgeois...

CIDALISE.

Monsieur Guillemain est un notaire de qualité, au moins ; c'est lui qui fait valoir tout l'argent comptant des petits-mâîtres de la Cour, Madame.

Petit-Mâitre : C'est un nom qu'on a donné aux jeunes Seigneurs de la Cour. La qualité de petits-mâîtres tombe dans le mépris à mesure qu'elle se communique à la Bourgeoisie, et qu'on dit les petits-mâîtres des Tuilleries, etc. (St Evremond) [T]

MONSIEUR GUILLEMIN.

Je ne me suis donné une femme que pour la forme, c'est une bonne personne qui ne sort point de chez elle, qui ne voit âme qui vive, et qui fait aller mon ménage pendant que je me diverts, et que je me promène.

CIDALISE.

Vous êtes bien prédestiné, Monsieur Guillemain, d'avoir une si bonne femme.

SCÈNE VII.

**Madame Argante, Frosine, Cidalise, Monsieur
Guillemin, l'Abbé.**

CIDALISE.

Nous nous retrouverons tous à la fin. Voici Monsieur l'Abbé, je pense.

L'ABBÉ.

Nous l'avons échappé belle, Madame. Et l'aventure qui vient d'arriver...

MONSIEUR GUILLEMIN.

Comment ? Quelle aventure ?

L'ABBÉ.

On ne vous l'a pas encore dite ?

FROSINE.

Nous ne savons ce que c'est.

L'ABBÉ.

Le même bac qui nous a passé vient de s'ouvrir en abordant de ce côté-ci, il y avait dedans plus de trois cents personnes.

MADAME ARGANTE.

Au secours, au secours, miséricorde ! Hé ! N'y a-t-il personne de noyé ?

L'ABBÉ.

Non, Madame, la plupart n'ont pris que le demi-bain même ; à la vérité il y a quelques chapeaux et quelques fontanges qui prendront le bain tout entier, et qui pourront bien aller jusqu'à Rouen porter des nouvelles du naufrage.

MADAME ARGANTE.

Ces pauvres chapeaux ! Ces pauvres fontanges !

Fontange : C'est un noeud de ruban que les femmes, qui se mettent proprement, portent sur le devant de leur coiffure, et un peu au-dessus du front, et qui lie la coiffure. Ce mot vient de Mademoiselle de Fontange qui la première porta ce noeud, lorsqu'elle commença de paraître à la Cour. [T]

SCÈNE VIII.

**Madame Argante, Frosine, Cidalise, Monsieur
Guillemain, l'Abbé, Le Chevalier ivre.**

LE CHEVALIER, à l'Abbé.

Bonjour, mon ami.

L'ABBÉ.

Voilà un jeune homme qui se porte bien. Bonjour,
Chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteurs, Mesdames. Allons vite, votre manteau,
Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Mon manteau ! Tu te moques, je pense.

LE CHEVALIER.

Je ne me moque point, tôt, dépêche.

MADAME ARGANTE.

Comment donc, est-ce qu'on vole ainsi les manteaux à la
Foire de Besons ?

CIDALISE.

Cela est fort commode.

LE CHEVALIER.

On ne les vole point, Madame, on les emprunte aux
Abbés officieux, pour envelopper les baigneuses du bac,
en attendant que leurs habits sèchent.

FROSINE.

Il faut avouer que ces Messieurs les Abbés sont d'une
grande ressource pour les Dames.

L'ABBÉ.

Mais je suis bien aise de savoir à qui mon manteau...

LE CHEVALIER.

Hé, donne, te dis-je, la petite personne qui s'en servira
mérite bien qu'on lui fasse plaisir ; elle est d'humeur
reconnaissante, et tu ne seras point fâché de l'avoir
obligée.

L'ABBÉ.

Mon caractère m'engage à être charitable, il n'y a pas moyen de m'en défendre.

LE NOTAIRE.

Que Monsieur l'Abbé est bienfaisant, Mesdames !

LE CHEVALIER.

Il me faudrait encore une jupe. Allons Madame, faites bien les choses.

MADAME ARGANTE.

Comment ? Qu'est-ce à dire ?

LE CHEVALIER.

C'est une petite Bourgeoise des plus jolies, qui m'avait ici donné rendez-vous : il lui arrive un accident, je ne puis pas avec bienséance la ramener chez elle toute nue. Allons, Madame.

MADAME ARGANTE.

Mais, qu'est-ce que cela signifie ? Je n'ai que faire de votre petite Bourgeoise, moi.

CIDALISE.

Il faut avoir quelques égards pour son prochain, Madame.

L'ABBÉ.

Monsieur le Chevalier est fort joli homme, au moins, ce n'est pas un ingrat ; et quand une personne de mérite lui rend service, il a sa revanche de la bonne manière.

FROSINE.

Est-ce que vous voudriez être moi charitable que Monsieur l'Abbé, Madame ?

MADAME ARGANTE.

Hom, il faut avoir des complaisances...

Hom : Interj. Qui exprime le doute, la défiance. [L]

FROSINE.

Voilà une Dame bien obligeante.

LE CHEVALIER.

La petite Bourgeoise viendra vous remercier, je vous l'amène dans ce moment même.

SCÈNE IX.

Monsieur Guillemain, Cidalise, Madame Argante, l'Abbé.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Voilà un naufrage du bac qui causera du désordre dans plus d'un ménage.

CIDALISE.

Oui, on verra bien que les habits mouillés ne viendront pas de visites sérieuses.

MADAME ARGANTE.

Oh, pour moi, je ne passerai point de bac assurément, on fera faire un pont si on veut que je m'en retourne.

L'ABBÉ.

Il faut vous établir en ce pays-ci, Madame, le Bailli de Besons est veuf ; si vous voulez, c'est un mariage à faire.

MADAME ARGANTE.

Un bailli de Besons, Monsieur l'Abbé ! Un Bailli... Regardez-moi bien, ai-je l'air d'une Baillive... Je vous trouve admirable.

L'ABBÉ.

Vous vous emportez, je quitte la place.

À Cidalise et au Notaire.

Nous savons où nous retrouver : sans adieu, Madame.

MADAME ARGANTE.

Voilà un Abbé bien impertinent avec son Bailli de Village. Je ne sais qui me tient...

Bailli : Officier Royal d'épée, au nom duquel la Justice se rend dans un certain ressort. Il se dit aussi d'un Officier de robe-longue, dont les appellations ressortissent immédiatement au Parlement ou d'un Juge qui rend la Justice au nom d'un Seigneur, comme les Baillis des Pairies, etc. [FC]

SCÈNE X.

Madame Guillemain, Monsieur Guillemain, Le Chevalier ivre, Frosine, Madame Argante, Cidalise.

MADAME GUILLEMIN.

Je ne sais à qui j'ai l'obligation de l'ajustement où me voilà ; mais on m'a fait si grand plaisir, que je ne puis remercier assez...

MONSIEUR GUILLEMIN.

Que vois-je ? Ventrebleu, c'est ma femme ?

MADAME GUILLEMIN.

Ah ! Monsieur le Chevalier, voilà mon mari, je suis perdue.

LE CHEVALIER.

Son mari !

MONSIEUR GUILLEMIN.

Comment malheureuse !

LE CHEVALIER.

Doucement, Monsieur, point de violence.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Qu'est-ce à dire ? Point de violence !

FROSINE, à Monsieur Guillemain.

Vous le disiez bien, Monsieur, voilà un petit naufrage qui causera du désordre.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Oui je vous en réponds, et vous verrez de quelle manière...

MADAME ARGANTE.

Est-ce ainsi que votre femme fait aller le ménage, pendant que vous vous promenez, Monsieur le Notaire ?

MONSIEUR GUILLEMIN.

Morbleu.

CIDALISE.

Cette aventure est plus triste que la première. M'en croirez-vous ? Je suis votre amie, avalez doucement la pilule. Si vous teniez chez vous compagnie à votre femme, elle n'en viendrait pas chercher à la Foire.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Quoi, Madame !

FROSINE.

Hé fi, Monsieur, vous faites comme le chien du Jardinier ; vous n'avez pas pris votre femme pour l'aimer, et vous ne voulez pas que d'autres l'aiment.

MONSIEUR GUILLEMIN.

L'aimera qui voudra : mais ce ne sera pas chez moi, je vous jure ; et je m'en vais tout de ce pas la remener chez son père.

MADAME GUILLEMIN.

Hélas ! Vous le pouvez, Monsieur, vous m'y avez prise : mais comme le carrosse de Monsieur le Chevalier m'a prise au logis, il faut auparavant qu'il m'y remène.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Quoi ! Vous avez encore l'effronterie...

MADAME ARGANTE.

Ce qu'elle propose est dans les règles, il n'y a pas le petit mot à dire.

MONSIEUR GUILLEMIN.

J'enrage.

LE CHEVALIER.

Allons point de bruit, Monsieur le Notaire, votre femme se met à la raison, il faut aussi que vous vous y mettiez ; vous la remènerez demain chez son père, et je la remènerai ce soir chez vous, moi. Nous allons toujours faire collation en attendant que ses hardes sèchent ; il n'y paraîtra pas, je vous assure.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Je ne vous quitterai pas, vous avez beau faire.

LE CHEVALIER.

Hé bien, venez, vous êtes le maître : mais point de mauvaise humeur surtout, ou nous vous mettrons dehors, je vous en avertis.

CIDALISE.

Vous n'êtes pas heureux à la Foire de Besons, Monsieur Guillemain, je ne vous conseille pas d'y revenir l'année prochaine.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Si l'on m'y rattrape de ma vie...

LE CHEVALIER.

Donnez la main à votre épouse, Monsieur Guillemain : faites bien les choses.

MADAME GUILLEMIN.

Sans rancune au moins, mon petit mari.

MONSIEUR GUILLEMIN.

Hom ! Carogne.

LE CHEVALIER.

Tout cela s'accommodera, Mesdames ; avec nous autres gens de qualité, il faut bien qu'un Notaire soit bon homme.

Carogne : terme injurieux, qui se dit entre les femmes de basse condition, pour se reprocher leur mauvaise vie, leurs ordures, leur puanteur. [F]

SCÈNE XI.

Frosine, Cidalise, Madame Argante.

FROSINE.

Jusqu'au revoir, Monsieur Guillemain. On va vous envoyer la petite fille d'Opéra, afin que la partie soit quarrée.

CIDALISE.

Épargne-le, Frosine : il est de mes amis, et il a assez de chagrin.

FROSINE.

Bon, Madame, il ne s'est donné une femme que pour la forme, et il n'est fâché que pour la forme, je vous assure.

MADAME ARGANTE.

Il n'a pas fait un heureux voyage.

SCÈNE XII.

Madame Argante, Cidalise, Frosine, l'Olive.

L'OLIVE.

Ah ! Madame, que je vous trouve bien à propos !

MADAME ARGANTE.

À qui en as-tu donc ? Te voilà bien essoufflé.

L'OLIVE.

On le serait à moins. Bonjour, Frosine.

FROSINE.

Bonjour, l'Olive.

L'OLIVE.

Il y a une heure que je galope toute la prairie pour vous chercher, Madame.

MADAME ARGANTE.

Que me veux-tu ?

Partie carrée : Familièrement. Partie carrée, partie de plaisir faite entre deux hommes et deux femmes. [L]

L'OLIVE.

Ah ! La maudite Foire, Madame, la maudite Foire ! Vous aviez un bon pressentiment de vouloir rompre cette partie-là.

MADAME ARGANTE.

Qu'y a-t-il donc ?

L'OLIVE.

Ce qu'il y a, Madame ?

FROSINE.

Est-il arrivé quelque chose à Éraste ?

MADAME ARGANTE.

À Éraste ?

L'OLIVE.

Oui, Madame.

CIDALISE.

Que peut-il lui être arrivé ? Éraste n'a point de mauvaises affaires.

L'OLIVE.

Pardonnez-moi, vraiment, il connaît je ne sais combien de femmes.

MADAME ARGANTE.

Il a pris querelle pour des femmes ?

L'OLIVE.

Non pas, Madame, il n'est pas si bête : ce sont des femmes qui ont pris querelle pour lui !

FROSINE.

Des femmes qui ont pris querelle pour lui ! Que veut-il dire ?

L'OLIVE.

Vraiment, oui. Est-ce que vous ne savez pas que c'est à la Foire de Besons, que les curieuses de Paris se fournissent pour l'Automne, en attendant le retour de la campagne ?

CIDALISE.

Comment donc, l'Olive ?

L'OLIVE.

Il y a des Foires pour les chevaux, et pour les bêtes à cornes : Madame, il est bien juste qu'il y en ait une pour les soupirants. Les Dames, qui veulent faire emplettes, viennent ici dans la prairie voir danser, sauter, gambader, trotter, galoper ce qu'il y a de jeunes gens, et quand il s'en trouve quelqu'un beau, bien fait, et de bonne mine... Je me donne au diable, je l'ai échappé belle, moi qui vous parle, la bonne marchandise est de défaite en ce pays-ci.

Défaite : Débit d'une marchandise, facilité de placement. [L]

MADAME ARGANTE.

Qu'est-ce à dire ? Ce sont donc des femmes à ce compte, qui sont amoureuses de lui ?

L'OLIVE.

Justement, Madame. Ce garçon-là est d'assez belle encolure, et il ne trotte pas mal comme vous savez. Elles sont cinq ou six curieuses à qui il a donné dans la vue.

MADAME ARGANTE.

Cinq ou six, ma pauvre Frosine !

FROSINE.

Voilà un grand nombre de rivales ! On vous disputera ce mari-là, je vous l'avais bien dit.

L'OLIVE.

Oh, pour cela oui, Madame, je vous en réponds. L'une veut le mener à Clichy, l'autre à Nanterre, celle-ci à Asnières celle-là à Colombes ; il y a la femme d'un Sous-fermier, qui est une connaisseuse confirmée, celle-là, qui veut à toute force qu'il aille souper à Argenteuil avec elle.

CIDALISE.

Il faut que vous rompiez ces parties-là, ma charmante.

L'OLIVE.

Il faut donc se hâter, Madame : la scène ne se passe qu'à cent pas d'ici sous ces premiers Saules. L'une le tire d'un côté, l'autre de l'autre, on le démembre peut-être à l'heure que je vous parle. Est-ce que vous souhaitez cela, Madame ?

Sous-fermier : Celui, celle qui prend des biens ou des droits à sous-ferme. [F]

MADAME ARGANTE.

Non vraiment, je ne le souffrirai pas. Ne viendras-tu pas avec moi, ma chère bonne ?

CIDALISE.

Volontiers.

L'OLIVE, bas à Cidalise.

Défaites-vous de cette vieille masque-là, c'est une cassade que je lui donne.

Cassade : Bourde qu'on invente, mauvaise excuse, défaite. [L]

Masque : Terme familier d'injure dont on se sert quelquefois pour qualifier une jeune fille, une femme, et lui reprocher sa laideur ou sa malice. [L]

CIDALISE.

Mais il faudra que je vous quitte pour rejoindre ma compagnie.

MADAME ARGANTE.

Ne m'abandonne pas, toi, Frosine.

FROSINE.

Non, Madame.

L'OLIVE.

Nous allons vous suivre, Madame. Je suis bien aise que Frosine vienne avec moi, pour me défendre des curieuses. Un homme seul à la Foire de Besons court de grands risques, comme vous voyez.

SCÈNE XIII.

Frosine, l'Olive.

FROSINE.

Oh, par ma foi, je suis votre servante : mais je ne vous aime pas assez pour vous garder, Monsieur de l'Olive.

L'OLIVE.

Tu prends la chose au pied de la lettre ; un peu de patience, mon enfant : j'ai quelques propositions à te faire de la part d'Éraste.

FROSINE.

Veut-il que je presse son mariage avec Madame Argante ?

L'OLIVE.

Ce n'est pas cela : tout au contraire, il n'est pas content d'elle, il cherche condition.

Condition : se dit aussi de la servitude domestique. Ce laquais est sorti, il avoit une bonne condition, il cherche condition. [F] ici, sens figuré.

FROSINE.

Comment donc ?

L'OLIVE.

Elle ne fait pas bien les choses.

FROSINE.

Elle est pourtant bien en argent comptant, à ce qu'elle dit.

L'OLIVE.

Bagatelles. Elle s'en vante pour attraper quelque jeune sot : mais nous ne sommes pas dupes, nous autres. Elle a eu du goût l'année dernière pour un Colonel de Dragons qui a furieusement dérangé ses affaires : il a fallu remonter un Régiment, et le quartier d'Hiver a été rude.

FROSINE.

Elle s'attendait bien à épouser ce Colonel-là.

L'OLIVE.

Bon, épouser ! Sont-ce des épouseurs que les Officiers, et les Officiers de Dragons encore ?

FROSINE.

Il est vrai, la plupart de ces messieurs-là s'imaginent que leur profession leur donne des droits sur les femmes des autres, ils n'en veulent point prendre en leur nom.

L'OLIVE.

N'ont-ils pas raison ? Au retour d'une campagne ils ne sont pas fâchés de trouver chez des Madame Argante, toutes les commodités de la vie. Ils regardent cela comme une espèce d'auberge ; bonne table, bon équipage ; crédit chez les Marchants, bourse bien garnie. Tant que cela dure, on a des empresses pour elles ; soins, complaisances, égards, assiduités, rien ne manque : le Printemps vient, le mois de Mars arrive, le dénouement approche, il est question d'épouser, ohé, ohé, l'amour s'envole, le Cavalier décampe, et la Dame enrage. Oh ça, le mariage est une espèce de conclusion qu'on ne connaît point parmi les Troupes, et la plupart des jolies femmes ne s'embarrassent pas de le supprimer.

FROSINE.

Mais Éraste n'est point dans les Troupes, et Madame Argante n'est point jolie femme.

L'OLIVE.

C'est ce qui fait qu'on a d'autres visées. Tiens, vois-tu cette première maison à côté de ces grands arbres ?

FROSINE.

Cette maison neuve ? Hé bien ?

L'OLIVE.

C'est une forteresse qui renferme une fille fort jolie, un vieux financier qui est son père, et cent mille écus d'argent comptant.

FROSINE.

Mort de ma vie, voilà une bonne place à assiéger, si on était sûr de la prendre.

L'OLIVE.

Mon maître est amoureux de la fille.

FROSINE.

J'ai compris cela tout d'abord.

Mort de ma vie : Autre serment qui sert à affirmer avec une sorte d'impatience. [L]

L'OLIVE.

Il a aussi une passion très forte pour les cent mille écus.

FROSINE.

Cela n'est pas difficile à croire.

L'OLIVE.

Et de mon côté, moi, j'ai une vieille rancune contre le Financier.

FROSINE.

Pour quel sujet ?

L'OLIVE.

Pour une bagatelle. Il y a deux ou trois ans que j'eus besoin d'argent ; il m'arriva de faire une méprise, je signai son nom au lieu du mien sur un papier qui n'était pourtant pas de conséquence ; je suis fort étourdi, moi, de mon petit naturel.

FROSINE.

Hé bien ?

L'OLIVE.

Hé bien, mon enfant, il eut le crédit de me faire faire à la Justice des excuses publiques de mon étourderie ; et la Justice eut la bizarrerie de me faire porter en plein jour un flambeau tout allumé dans les rues de Paris. Cela m'a donné un petit ridicule dans le monde ; et je suis engagé d'honneur à me venger du Financier, comme tu vois.

FROSINE.

Je vois bien que tu as tes raisons, ton maître a les siennes. Mais les miennes à moi ?

L'OLIVE.

Oh, pour les tiennes, elles se trouveront dans la bourse d'Éraste ; le voici le plus à propos du monde.

SCÈNE XIV.
Frosine, l'Olive, Éraste.

ÉRASTE.

Hé bien, l'Olive, où en sommes-nous ? As-tu fait confiance à Frosine...

L'OLIVE.

Je commençais à lui expliquer la chose, Monsieur ; mais elle fait déjà quelques petites difficultés.

ÉRASTE.

Comment donc ?

FROSINE.

Non, Monsieur, je ne suis point intéressée, je vous assure ; il va peut-être vous faire entendre...

L'OLIVE.

Non, Monsieur, ce n'est point l'intérêt qui la domine ; mais enfin il faut un motif aux personnes de mérite pour les faire agir. Et... allons, Monsieur, faites bien les choses.

ÉRASTE.

Je n'ai sur moi que vingt pistoles, les voilà, ma chère Frosine.

Frosine en prenant l'argent.

Et, fi donc, Monsieur, vous me faites rougir.

ÉRASTE.

Ce n'est qu'un échantillon de ce que je veux faire pour toi, si le dessein que j'ai peut réussir.

FROSINE.

Il ne tiendra pas à moi, je vous assure.

ÉRASTE.

Il n'y a que Madame Argante qui m'embarrasse en ce pays-ci.

FROSINE.

Pour quoi l'amenez-vous ?

ÉRASTE.

A-t-il été possible de faire autrement ? Elle était chez moi dès six heures du matin, je n'ai pu me défaire d'elle.

L'OLIVE.

J'ai bien envie de vous en débarrasser en passant le bac, moi, Monsieur ; il m'a pris une légère tentation de lui donner un petit coup de coude, et de la noyer adroitement, cela lui aurait épargné bien des chagrins dans la suite.

FROSINE.

Voilà un garçon bien charitable.

ÉRASTE.

Où est-elle enfin ? Qu'est-elle devenue ?

L'OLIVE.

Je l'ai envoyée vous chercher de ce côté-là, parce que je savais bien que vous étiez de l'autre.

ÉRASTE.

Elle reviendra, comment ferons-nous ?

L'OLIVE.

Ne vous inquiétez point, elle est en bonne main, Cidalise la promène, elle tâchera de la perdre comme un animal incommode. Et Clitandre, qu'en avez-vous fait ?

ÉRASTE.

Il cherche un habit de Paysan pour se déguiser avec nous, il veut être du divertissement.

L'OLIVE.

Et les Musiciens, les Danseurs, sont-ils arrivés ?

ÉRASTE.

Je ne sais point encore.

L'OLIVE.

Où leur avez-vous donné rendez-vous ?

ÉRASTE.

Au premier Cabaret du Village, à la Croix blanche.

L'OLIVE.

Au Cabaret ! Ils y sont dès le matin, sur ma parole. Oh diable ! Pour ces sortes de rendez-vous-là la Musique et la danse sont d'une exactitude admirable. Allez-vous-en leur dire de se tenir prêts, pendant que j'achèverai d'expliquer à Frosine ce qu'il faut qu'elle fasse.

ÉRASTE.

Mais...

L'OLIVE.

Hé, ne perdez point de temps, allez vite ; je m'en vais vous joindre.

SCÈNE XV.

Frosine, l'Olive.

L'OLIVE.

Oh çà, Mademoiselle Frosine, maintenant que vous avez vos raisons en poche.

FROSINE.

Me voilà prête à entrer en action, de quoi s'agit-il ? Que faut-il faire ?

L'OLIVE.

Fort peu de chose ; tendre cette lettre à Mariane, premièrement.

FROSINE.

Ce ne sera pas bien difficile.

L'OLIVE.

Si je n'étais pas trop connu du Financier, je t'en aurais épargné la peine.

FROSINE.

Et est-ce une intrigue à entamer, ou si la connaissance est déjà faite ?

L'OLIVE.

Oh, vraiment oui, la connaissance est déjà faite ; et sans la vigilance du Financier, elle serait peut-être bien avancée.

FROSINE.

Comment nommes-tu ce Financier ?

L'OLIVE.

Monsieur Griffard.

FROSINE.

Monsieur Griffard ! Je connais cet homme-là, c'est un de mes intimes.

L'OLIVE.

Tout de bon !

FROSINE.

Oui, te dis-je.

L'OLIVE.

À la bonne heure, cela se rencontre le mieux du monde.

FROSINE.

Cela se rencontre fort mal au contraire ; et je ne puis en conscience, moi, donner les mains au bernement d'un Financier de ma connaissance.

L'OLIVE.

Ah, ah, fort bien, la conscience de Frosine, qui a des égards pour un Financier ! Cela est nouveau. Savez-vous bien que vous n'y songez pas, au moins, mignonne ?

FROSINE.

Qu'est-ce à dire, je n'y songe pas ?

L'OLIVE.

Tu baisses furieusement, je ne te connais plus, moi, qui te parle ; et où est ce feu, cette vivacité, cette ardeur exempte de scrupule que j'ai toujours vue jusqu'à présent ? Quoi, cette illustre Frosine, qui a elle-même enrôlé son mari pour avoir le plaisir d'être plutôt veuve : cette héroïne, qui, pour s'approprier le petit bien de sa famille, a fait mettre son frère aux petites-maisons, et a envoyé son oncle aux galères ? Je ne parle point de sa nièce qu'elle a très avantageusement mariée à un riche Magistrat, qui n'est pourtant pas veuf encore... Cette

Petites maisons : On dit aussi, qu'il faut mettre un homme aux petites maisons, quand il est fou, ou quand il fait une extravagance signalée ; à cause qu'il y a à Paris un Hospital de ce nom où on enferme ces fous. [F]

même Frosine...

FROSINE.

Oh, oh, oh, tais-toi donc l'Olive ; si tu me piques d'honneur, tu me feras faire tout ce que tu voudras ; voilà qui est fini, tu n'as qu'à parler.

L'OLIVE.

Rends la lettre à Mariane, et persuade à ton intime qu'il est fort aimé de Cidalise ; on ne te demande pas autre chose.

FROSINE.

Je vais y travailler tout de ce pas, laisse-moi faire.

L'OLIVE.

On ouvre la porte, quelqu'un sort, je vais trouver mon maître.

SCÈNE XVI.

Frosine, Chouchette.

CHOUCHETTE.

Il en arrivera ce qu'il pourra ; puisqu'on ne me mène point promener en ce pays-ci, j'irai fort bien me promener toute seule.

FROSINE.

Voilà une petite personne dont le visage ne m'est point inconnu.

CHOUCHETTE.

Tout le monde se réjouit, tout le monde danse à la Foire ; il ne sera pas dit, assurément, que je ne danse pas comme les autres.

FROSINE.

C'est la petite nièce de Madame Argante, je pense ?

CHOUCHETTE.

J'ai vu cette femme-là chez ma tante, à ce qu'il me semble.

FROSINE.

Je la reconnais, c'est elle-même.

CHOUCHETTE.

Hé, bonjour, ma chère Frosine.

FROSINE.

Quoi ! C'est vous, Mademoiselle Chouchette ? Et d'où sortez-vous ?

CHOUCHETTE.

De chez mon parrain.

FROSINE.

Est-ce que Monsieur Griffard est votre parrain ?

CHOUCHETTE.

Oui, je demeure chez lui depuis que ma tante a fait semblant de me mener au Couvent.

FROSINE.

Elle dit à tout le monde que vous y êtes : mais à ce que je vois, c'est votre parrain qui a soin de vous.

CHOUCHETTE.

N'allez point vous imaginer que c'est mon père, au moins. Tout le monde le croit : mais ma tante dit bien que cela n'est pas vrai.

FROSINE.

Il faut en croire votre tante, elle doit le savoir mieux qu'un autre.

CHOUCHETTE.

Oui vraiment, c'est elle qui est ma mère ; mais je ne fais pas semblant d'en rien savoir.

FROSINE.

La petite rusée ! Vient-elle voir votre parrain, quelquefois ?

CHOUCHETTE.

Qui ; ma tante ? Non, elle ne sait pas qu'il a cette maison-ci, seulement ; il se cache d'elle et de tout le monde, mon parrain : il est amoureux d'une personne qui venait quelquefois chez ma tante, et il voudrait bien qu'elle l'aimât, afin de l'épouser sans qu'on en sût rien.

FROSINE.

N'est-ce point Cidalise ?

CHOUCHETTE.

Vous l'avez deviné justement. Il a une grande fille qu'on appelle Mademoiselle Mariane, qui voudrait bien aussi se marier sans le dire à son père ! Ils sont fort secrets, dans cette famille-là.

FROSINE.

Hé, qui vous a donc dit tous leurs secrets, à vous ?

CHOUCHETTE.

Mademoiselle Mariane ! Nous sommes bonnes amies : elle me dit tout ce qu'elle pense. Et quoique je ne sois qu'une petite fille, elle trouve que j'ai de l'esprit.

FROSINE.

Oui ?

CHOUCHETTE.

Il y a un jeune Monsieur qu'on appelle Éraste, qu'elle aime à la folie : tenez, elle l'aime presque autant que nous haïssons mon parrain.

FROSINE.

Hé, pourquoi le haïssez-vous ?

CHOUCHETTE.

Il ne veut point que Mademoiselle Mariane ait des amants, elle le hait pour cette raison-là, elle : quand je serai plus grande, il ne voudra peut-être pas que j'en aie, moi ; je le hais par avance.

FROSINE.

Voilà un enfant qui promet beaucoup. Hé, où est-elle à présent, Mademoiselle Mariane ?

CHOUCHETTE.

Dans le logis.

FROSINE.

Que fait-elle ?

CHOUCHETTE.

Elle achève de s'habiller en paysanne, à cause de la Foire : c'est elle qui m'a coiffée, comme vous voyez, et qui m'a mis ma robe neuve.

FROSINE.

Cela vous sied fort bien, vous êtes fort jolie.

CHOUCHETTE.

Nous nous mettons un peu de bon air aujourd'hui, parce que nous nous attendons de voir Éraсте. Il doit venir en masque, et il avait promis d'envoyer des violons, mais on n'a point eu de ses nouvelles. Les hommes sont si traîtres ! Oh, s'il ne venait point, Mademoiselle Mariane serait bien fâchée contre lui.

FROSINE.

Faites-moi parler à elle, Mademoiselle Chouchette.

CHOUCHETTE.

Je m'en vais la chercher : elle sera bien aise de vous connaître, et que vous la voyiez ; car elle est bien belle. Hé, tenez, la voilà qui vient d'elle-même.

SCÈNE XVII.

Mariane, Chouchette, Frosine.

MARIANE.

Vous sortez toute seule, Chouchette, vous ne serez pas mal grondée.

CHOUCHETTE.

Hé là, là, ma bonne, ne faites point tant la fière, on vous gronde aussi souvent que moi ; et pour être plus grande, vous n'êtes pas plus exempte de la mauvaise humeur de mon parrain.

MARIANE.

Qui est cette Dame à qui vous parlez ?

CHOUCHETTE.

C'est la meilleure personne du monde, ma chère bonne.

FROSINE.

Mademoiselle, je suis votre très humble servante.

MARIANE.

Je suis bien la vôtre, Madame.

CHOUCHETTE.

Elle venait presque tous les jours chez ma tante, et elle m'apportait tant de confitures ; elle prenait toujours mon parti contre elle, quand elle me grondait.

MARIANE.

Je ne m'étonne pas que tu sois si fort de ses amies.

CHOUCHETTE.

Faites connaissance avec elle, croyez-moi, ma bonne ; elle vous aidera, si vous voulez, à faire endêver mon parrain. C'est une fort bonne femme, elle veut bien qu'on ait des amants, elle ; elle connaissait tous ceux de ma tante.

MARIANE.

Ta tante a donc des amants, Chouchette ?

CHOUCHETTE.

Tant qu'elle veut, ma bonne, elle n'a point de père.

MARIANE.

Qu'elle est heureuse ! On ne la contraint point.

FROSINE.

Vous regardez donc la liberté comme un grand bonheur, Mademoiselle ?

MARIANE.

Je ne conçois rien de plus agréable, Madame.

CHOUCHETTE.

J'aime à faire tout ce que je veux, je suis déjà comme elle.

FROSINE.

Et vous serez bien aise de ne plus dépendre d'un père ?

Endêver : Avoir grand dépit de quelque chose. Faire endêver quelqu'un, le faire enrager, le dépiter.
[L]

MARIANE.

Oui, je vous l'avoue.

CHOUCHETTE.

Ne vous ai-je pas dit qu'elle meurt d'envie d'être mariée ?

FROSINE.

Comment, petite fille, vous avez l'indiscrétion...

MARIANE.

Ne vous alarmez point, votre secret est en sûreté, j'en sais plus qu'elle ne m'en peut dire, et je cherchais, quand je l'ai trouvée, à vous parler de la part d'Éraste.

MARIANE.

Paix, parlez bas. De la part d'Éraste !

CHOUCHETTE.

Je vous le disais bien qu'elle était bonne femme.

FROSINE.

Voilà un billet qu'il vous envoie.

MARIANE.

Il n'est donc pas ici ?

FROSINE.

Il ne tardera pas à s'y rendre ; voyez, en attendant ce qu'il vous écrit.

MARIANE.

Chouchette ?

CHOUCHETTE.

J'entends bien ce que vous me voulez dire. Hé, la, la, ma bonne, faites vos petites affaires, je m'en vais amuser mon parrain, afin qu'il ne vienne point vous surprendre.

SCÈNE XVIII.

Mariane, Frosine.

FROSINE.

La petite filleule de Monsieur Griffard a de grands talents pour entrer dans le monde ! Elle y fera fortune, sur ma parole.

MARIANE.

Qu'Éraste m'écrit tendrement ! Mais qu'il agit avec lenteur ! Pourquoi ne pas me demander en mariage à mon père ?

FROSINE.

Il appréhende d'être refusé ; Monsieur votre père est un bizarre qui ne se gouverne pas comme un autre ; il a ses caprices, le bonhomme.

MARIANE.

Vous le connaissez donc, à ce que je vois, Madame ?

FROSINE.

Si je le connais ?

MARIANE.

Hé, mon Dieu, n'allez pas lui dire que j'aime Éraste, je ne lui en ai point parlé, je serais perdue.

FROSINE.

Ne craignez rien.

MARIANE.

Il ne veut pas que je fasse la moindre chose sans l'avertir : cela est bien gênant, Madame, n'est-il pas vrai ?

FROSINE.

Bon c'est à lui de le vouloir, et à vous de n'en rien faire : le ridicule ! Est-ce que pour aimer un joli homme, il faut qu'une fille demande permission ? Et combien y en a-t-il dans le monde qui se marient tous les jours incognito, même ?

MARIANE.

Se marier incognito ! Et se marie-t-on beaucoup comme cela, dites ?

FROSINE.

Très souvent. À la vérité ces mariages-là ne durent pas tant que les autres ; mais ils sont bien plus à la mode.

MARIANE.

Je suis très humble servante à la mode, je n'épouserai point Éraste de cette manière ; car je veux que notre mariage dure toujours.

FROSINE.

Oh, pour le vôtre, nous le ferons de la bonne sorte, ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Vous ferez mon mariage, Madame ?

FROSINE.

Nous ne sommes ici que pour cela, et ce ne sera pas incognito, votre père sera de la noce.

MARIANE.

Vous plaisantez peut-être ? Je veux être mariée sérieusement, moi, je vous en avertis.

FROSINE.

Vous le serez sérieusement aussi.

MARIANE.

Et vous y ferez consentir mon père ?

SCÈNE XIX.

Mariane, Cidalise, Frosine.

CIDALISE.

Il faudra bien qu'il y consente, puisque tu le veux si sérieusement.

MARIANE.

C'est vous, ma chère Cidalise ? Vous me surprenez ainsi ? Je vous le pardonne, et je n'ai point de secrets pour vous.

FROSINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous vous connaissez, à ce que je vois ?

CIDALISE.

Oh, çà, Mariane, tu aimes toujours Éraste, et tu seras bien aise de l'épouser, apparemment ?

MARIANE.

Il est votre parent, l'ami de Clitandre. C'est vous qui me l'avez fait connaître dans le Couvent où nous étions, vous l'avez vu me jurer cent fois qu'il m'aimerait toute sa vie, je lui ai promis de l'aimer éternellement, je lui tiendrai parole, je vous assure.

FROSINE.

La pauvre enfant ! Cela m'attendrit. Mort de ma vie, Madame, il faut que Monsieur Griffard consente au mariage ou que le diable l'emporte, car j'y ai regardé.

MARIANE.

Cidalise n'a qu'à vouloir être ma belle-mère, elle lui fera faire tout ce qu'elle voudra.

CIDALISE.

Moi, ta belle-mère ? Je t'aime trop pour cela, et c'est une chose qui n'est plus faisable. Tout ce que je puis pour ton service, c'est de faire bonne mine à Monsieur Griffard tout aujourd'hui. Que Frosine lui dise que je suis ici, que c'est pour le voir que je suis venue même, qu'elle flatte son imagination de tout l'espoir qu'il voudra prendre, je l'avouerai de ce qu'elle aura dit.

FROSINE.

Je ne gêterai rien, allez : si je lui promets quelque chose de trop, je lui tiendrai parole pour vous, laissez-moi faire.

MARIANE.

Mais où cela nous mènera-t-il ?

CIDALISE.

À le faire donner plus aisément dans une fourberie que nous lui préparons pour faciliter ton mariage.

MARIANE.

Vous voulez lui faire une fourberie ?

CIDALISE.

Oui, de concert avec toi-même.

MARIANE.

Avec moi ?

FROSINE.

Avez-vous quelque répugnance à le tromper, dites ?

MARIANE.

Hé, non vraiment, je n'en ai point. Qui ne trompe-t-on pas pour être mariée ?

SCÈNE XX.

Chouchette, Cidalise, Mariane, Frosine.

CHOUCHETTE.

Hé, vite, vite, rentrez, ma chère bonne, voilà mon parrain qui va venir.

MARIANE.

Quoi, tout à l'heure ?

CHOUCHETTE.

Oui, je pense. Afin de vous donner le temps de causer avec Frosine, je lui avais caché sa perruque ; mais il l'a retrouvée, il va venir, vous dis-je. Ah, ah ! Vous voilà donc aussi, vous. Toutes mes connaissances se rassemblent. Bonjour, Madame.

CIDALISE.

Bonjour Chouchette ?

CHOUCHETTE.

Vraiment, je suis bien aise que vous soyez ici, cela mettra mon parrain de bonne humeur, peut-être.

CIDALISE.

Je ne veux pas qu'il me voie avant que tu lui aies parlé, Frosine.

FROSINE.

Allez-vous-en donc trouver Éraсте, il est à l'entrée du Village, à la Croix blanche.

CIDALISE.

C'est où j'ai donné rendez-vous à mon petit Notaire et à Clitandre : viens, viens-t-en avec moi, Mariane.

MARIANE.

J'en ai bien envie, mais je n'ose.

CHOUCHETTE.

Hé, menez-moi avec vous, ma chère bonne, nous rentrerons par la porte de derrière, que je viens d'ouvrir, et je dirai à mon parrain que j'aurai toujours été avec vous dans le jardin. Il me croira : car, Dieu merci, il ne m'a point encore attrapée en menterie, et je lui en dis pourtant très bien tous les jours.

CIDALISE.

Chouchette a plus d'esprit que tous tant que nous sommes. Allons, viens.

MARIANE.

Vous me menez où est Éraсте, je n'ai pas la force de m'en défendre.

SCÈNE XXI.

FROSINE, seule.

Il fallait autrefois avoir de l'expérience pour bien conduire une affaire amoureuse ; aujourd'hui les filles naissent avec tant d'esprit, que la plus jeune est quelquefois la plus habile. Mais voici notre Monsieur Griffard : qu'il me paraît rêveur ! Il doit avoir fait cette nuit quelque mauvais songe.

SCÈNE XXII.

Monsieur Griffard, Frosine.

MONSIEUR GRIFFARD.

Est-il possible que je puisse être un seul moment sans songer à cette inhumaine de Cidalise.

FROSINE.

Est-il possible que parmi tant de monde, je ne trouverai point quelqu'un qui puisse me dire, où est la maison de Monsieur Griffard ?

MONSIEUR GRIFFARD.

C'est à moi à qui l'on en veut.

FROSINE.

Aurais-je le chagrin de retourner à Paris, sans avoir rendu mes petits devoirs à cet honnête homme-là ?

MONSIEUR GRIFFARD.

Hé, c'est Frosine, je pense ! Bonjour, Frosine.

FROSINE.

Bonjour, Monsieur, ne pourriez-vous point m'enseigner...

MONSIEUR GRIFFARD.

Hé, c'est moi-même, me voilà, c'est moi que tu cherches.

FROSINE.

Comment gouvernez-vous les petites paysannes de Besons ? Vous êtes un compère, et du vivant de la défunte (c'était par droit de représailles, peut-être), mais je vous ai vu bien alerte.

MONSIEUR GRIFFARD.

J'ai quelquefois fait des miennes, oui, Frosine.

FROSINE.

C'était le bon temps, Monsieur : Vous souvient-il de cette jeune Avocate, au mari de qui vous donniez à plaider toutes les causes de la Ferme, et qui venait déjeuner avec vous, pendant que le pauvre diable s'égosillait au Palais ?

MONSIEUR GRIFFARD.

Ce petit Avocat-là m'a donné de la peine, il était furieusement jaloux.

FROSINE.

Ce sont d'incommodes personnages que ces Avocats ! Parce qu'ils savent les anciennes lois, ils prétendent que leurs femmes les observent, et ils ne veulent point souffrir qu'elles suivent la nouvelle coutume ; cela est bien ridicule.

MONSIEUR GRIFFARD.

Nous l'avions pourtant mis sur le bon pied.

FROSINE.

Et ce Commissaire à qui vous aviez prêté de l'argent pour payer sa charge ? Son épouse ne vous haïssait pas encore.

MONSIEUR GRIFFARD.

C'était un fort honnête homme, que ce commissaire-là.

FROSINE.

Oui, vous avez raison, un homme d'ordre, son quartier était toujours bien réglé, mais en revanche sa femme ne l'était guères.

Mettre sur le bon pied : Fig. Mettre quelqu'un sur un bon pied, lui procurer de grands avantages. En un sens tout différent. Mettre quelqu'un sur le bon pied, l'obliger à faire son devoir. [L]

MONSIEUR GRIFFARD.

Oh, oh, oh, Frosine.

FROSINE.

Je ne médis de personne : mais pendant que Monsieur le Commissaire courait la ville pour faire observer les Ordonnances de la Police, Madame sa femme tenait chez elle une petite police, où Monsieur le Commissaire lui-même était souvent condamné à l'amende.

MONSIEUR GRIFFARD.

Tu es toujours mordicante, Frosine, tu ne changes point.

FROSINE.

Vous n'aimez point qu'on vous reproche vos fredaines, cela vous chagrine ; laissons-là le passé, parlons du présent.

MONSIEUR GRIFFARD.

Ne parle point de cela Frosine, tout cela est fini, j'ai bien autre chose dans la tête : je suis véritablement amoureux, ma pauvre Frosine

FROSINE.

Bon, amoureux ! Vous n'avez jamais été que libertin.

MONSIEUR GRIFFARD.

Je n'ai été que libertin dans mon jeune âge, je crève d'amour sur mes vieux jours ; l'amour ne perd point ses droits, c'est la règle.

FROSINE.

Mort de ma vie ! Je suis bien fâchée que vous ayez le cœur occupé de cette manière-là.

MONSIEUR GRIFFARD.

J'en suis plus fâché que toi, je t'assure.

FROSINE.

Je suis venue me promener à la Foire avec une fort jolie personne, qui me paraît avoir du goût pour vous, et si vous n'étiez point prévenu d'une passion si forte...

Mordicant : Fig. et familièrement. Qui aime à mordre, à railler. [L]

MONSIEUR GRIFFARD.

Une jolie personne qui a du goût pour moi !

FROSINE.

Oui, une de vos voisines de Paris.

MONSIEUR GRIFFARD.

Que tu appelles ?

FROSINE.

Cidalise.

MONSIEUR GRIFFARD.

Comment, Cidalise ? Tu te moques, je pense.

FROSINE.

Je ne me moque point, je vous dis vrai.

MONSIEUR GRIFFARD.

Et c'est elle dont je suis si fort amoureux, ma pauvre Frosine.

FROSINE.

Est-il possible ?

MONSIEUR GRIFFARD.

Oui, te dis-je.

FROSINE.

Vous ne lui en avez donc jamais rien dit ?

MONSIEUR GRIFFARD.

Si fait, vraiment, et c'est ce qui me met au désespoir. Elle m'a traité d'une manière...

Si fait : Sorte d'adverbe qui veut dire "pardonnez-moi oui" et qui a cours dans le bas style.

FROSINE.

La petite dissimulée ! Ah ! Que les filles sont traîtresses, Monsieur ! Oh, bien, bien, elle est folle de vous, je vous en avertis.

MONSIEUR GRIFFARD.

Folle de moi ?

FROSINE.

La Foire de Besons n'est qu'un prétexte qu'elle a pris pour venir ici vous rendre une visite sans conséquence.

MONSIEUR GRIFFARD.

Ma pauvre Frosine !

FROSINE.

Elle n'a fait que me parler de vous pendant tout le chemin.

MONSIEUR GRIFFARD.

De moi ? Et, que disait-elle ?

FROSINE.

Que vous étiez le plus honnête homme du monde.

MONSIEUR GRIFFARD.

Tout de bon ?

FROSINE.

Qu'elle était charmée de votre seule physionomie.

MONSIEUR GRIFFARD.

Sérieusement ?

FROSINE.

Sérieusement. Et n'avez-vous jamais remarqué que depuis quelque temps, elle est presque toujours à ses fenêtres pour vous voir passer ?

MONSIEUR GRIFFARD.

Non, je ne me suis point aperçu de cela.

FROSINE.

C'est que vous avez la vue basse : mais elle n'en bouge : elle vous aime à la fureur, je vous assure.

MONSIEUR GRIFFARD.

Tu me fais grand plaisir de me le dire, Frosine ; car la peste m'étouffe, à ses manières, je ne l'aurais jamais deviné.

FROSINE.

Elle va venir ici, c'est à vous à prendre vos mesures ; la voici, je pense. Je suis fâchée qu'elle me surprenne avec vous, elle se doutera de ce que je vous ai dit.

MONSIEUR GRIFFARD.

Je suis tout hors de moi-même, quand je la vois seulement, Frosine.

SCÈNE XXIII.

Cidalise, Monsieur Griffard, Frosine, Le Nourricier.

CIDALISE.

Oui, cela me fera plaisir ; je le veux bien, mon pauvre Nourricier : mais amenez donc ici toute la noce, il y a moins de monde que partout ailleurs, et nous y danserons plus à notre aise.

LE NOURRICIER.

Je m'en vas vous les amener, Madame.

CIDALISE.

Ah, te voilà ! Je te croyais perdue, Frosine.

FROSINE.

Vous me trouvez en bonne compagnie, Madame.

CIDALISE.

Avec Monsieur Griffard ! Ah ! Perfide, vous m'avez fait une trahison : mais vous vous en repentirez.

FROSINE.

Moi, Madame ?

MONSIEUR GRIFFARD.

Non ne craignez rien, belle personne, ne craignez rien, je n'abuserai point de la confiance qu'elle m'a faite, ni de l'heureuse sympathie...

CIDALISE.

Ne croyez pas tout ce qu'elle vous a dit, au moins, Frosine est une fausse personne, je vous en avertis.

MONSIEUR GRIFFARD.

Que je suis heureux d'avoir une maison en ce pays-ci, pour jouir de l'avantage de vous y recevoir !

CIDALISE.

Frosine vous fait entendre peut-être qu'on venait exprès pour vous ? Elle ment bien fort, prenez-y garde.

FROSINE.

Bon, bon, voilà de belles façons. Vous aimez : Monsieur il n'est pas cruel, il vous aime aussi : à quoi bon faire mystère des choses ?

MONSIEUR GRIFFARD.

Elle a raison.

FROSINE.

Ces chiennes de Coquettes, elles en sont toutes logées-là, pour se faire valoir ! C'est leur rage. Il faut encore qu'on les prie, et qu'on leur ait obligation de ce qu'elles souhaitent le plus quelquefois.

MONSIEUR GRIFFARD.

Ne nous contraignons point, Madame, ne nous contraignons point. Puisque nos cœurs sont si bien d'accord, pourquoi chercher à se faire de la peine ?

CIDALISE.

L'indiscrétion de Frosine vous a appris des choses que je vous aurais peut-être cachées toute ma vie.

MONSIEUR GRIFFARD.

Madame ! Madame !

FROSINE.

Le pauvre bon homme !

CIDALISE.

Mais, je vous demande en grâce de ne me point parler d'amour de toute la journée ; ne songeons qu'à nous divertir, je vous prie.

MONSIEUR GRIFFARD.

Que puis-je faire qui vous fasse plaisir ?

CIDALISE.

Être de bonne humeur, danser, chanter, rire, et faire figure à une noce où je vous invite.

MONSIEUR GRIFFARD.

Volontiers. Et quelle noce est-ce ?

CIDALISE.

C'est le fils de ma nourrice qui épouse une petite fille du Village. Ils font aujourd'hui leurs fiançailles ; ils vont venir danser ici, nous danserons avec eux, s'il vous plaît, et ce soir vous donnerez à souper à la compagnie.

MONSIEUR GRIFFARD.

De tout mon cœur. Hé ! Plût au Ciel, Madame, que cette noce put vous mettre en goût de faire bientôt la nôtre.

FROSINE.

Ne la pressez point, cela viendra : donnez-vous patience.

On entend une symphonie champêtre.

CIDALISE.

J'entends des violons. Voilà le marié et la mariée qu'on promène en cérémonie. C'est apparemment la mode du Village.

MONSIEUR GRIFFARD.

Ma chère Frosine, dis, je te prie, qu'on fasse venir ma fille et ma filleule, il faut qu'elles soient de la noce.

FROSINE.

Assurément, la fête ne serait pas complète sans elles.

SCÈNE XXIV.

**Monsieur Griffard, Cidalise, l'Olive en
Marinier, Clitandre et Éraste en Paysans, Le
Tabellion, et plusieurs personnages de la noce.**

L'OLIVE.

Allons, Monsieur le Tabellion, jarnigué trémoussez-vous donc ? Faites votre charge : est-ce que ce Contrat n'est pas encore bâti ? À quoi tient-il que je ne le signions ? Je sommes ici pour ça.

Jarnigué : Sorte de jurement. Les paysans de la comédie disent jarnigoi, jarnigué, jarniguienne, jerniguienne. Corruption de je renie Dieu. [L]

LE TABELLION.

Oh, doucement, s'il vous plaît, n'engendrons point de chaleur de foie, il faut rendre l'honneur à qui il appartient Monsieur le Marinier.

Chaleur du foie : Fig. Mouvements de colère, emportements. [L]

L'OLIVE.

Hé bien morgué, rendez-le donc, cet honneur, afin sue j'en soyons quittes, et que je commençons le prélude de la noce.

LE TABELLION.

Vous aviais promis à votre Nourricier, Madame, que vous prendrais la peine de bouter-là votre paraphe.

CIDALISE.

Priez Monsieur de signer le premier, je signerai ensuite.

L'OLIVE.

Si Monsieur a assez de bonté que de vouloir bian nous faire st'honneur-là ; quoique je n'en sois pas daines...

MONSIEUR GRIFFARD.

Oui da, donnez, donnez, il suffit que ce soit le fils de la Nourrice de Madame.

L'OLIVE.

Tatigué, elle vous a fait une belle nourriture, n'est-ce pas ?

MONSIEUR GRIFFARD.

Je signerai quand vous voudrez notre contrat de mariage aussi aveuglément que celui-là.

CIDALISE.

Vous ne hasarderiez pas plus qu'à signer celui-ci, je vous assure.

SCÈNE XXV.

**Monsieur Griffard, Cidalise, Clitandre,
Éraste, Mariane, Chouchette, Frosine, l'Olive,
Le Tabellion, etc.**

FROSINE.

Voilà ces Demoiselles que je vous amène, Monsieur.

L'OLIVE, bas à Frosine.

Tout va bien. Va-t-en vite ment avertir Madame Argante de ce qui se passe, et nous l'envoie ici, nous aurons besoin d'elle pour le dénouement.

FROSINE.

Il faudra qu'elle soit bien égarée, si je ne trouve.

SCÈNE XXVI.

**Monsieur Griffard, Cidalise, Clitandre,
Éraste, Mariane, Chouchette, l'Olive, Le
Tabellion, etc.**

CHOUCHETTE.

Vous nous envoyez quérir pour être de la noce. Et est-ce que vous vous mariez, mon parrain ?

MONSIEUR GRIFFARD.

Non, c'est vous qu'on va marier ; faites la signer aussi, Monsieur le Tabellion. Là, signez, petite fille.

CHOUCHETTE.

Volontiers ; je ne me fais pas prier, comme vous voyez. Et ne signez-vous pas, ma chère bonne ?

MONSIEUR GRIFFARD.

Oui, oui, elle signera.

MARIANE.

Moi, mon père ?

MONSIEUR GRIFFARD.

Oui, vous-même, signez, vous dis-je.

MARIANE.

À moins que vous ne me le commandiez absolument, mon père...

MONSIEUR GRIFFARD.

Hé oui, oui, le vous le commande. Que de façons ! Quand ce serait vous qu'on marierait, vous n'en feriez pas davantage. Et le marié et la mariée ne signent-ils pas, eux ?

L'OLIVE.

Ils signeront une autre fois : velle assez d'écritures pour un Contrat de Village ; je n'y voulons pas tant de façons, nous autres. Allez vous-en sarrer ça, Monsieur le Tabellion, et puis vous viandrez boire un coup. J'allons toujours commencer en vous attendant, faites vite.

À Monsieur Griffard.

Votre permission, Monsieur, j'ons le cœur en joie, excusez si je prenons la libarté...

MONSIEUR GRIFFARD.

Vous faites fort bien, mes enfants, réjouissez-vous, et tâchez de divertir cette aimable personne, vous ne me sauriez faire plus de plaisir. Allons ; qu'on apporte du vin et des sièges, et qu'on fasse comme il faut les honneurs de la Foire et de la noce.

L'OLIVE.

Du plus gaillard, Messieurs les ménétriers, vive la joie.

L'OLIVE, chante.

Ô l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui !
Que Monsieur Griffard est bon homme,
Voyez-vous comme
Il fait les honneurs de chez lui ?
5 Que Monsieur Griffard est bon homme,
Ô l'heureux jour que le jour d'aujourd'hui !

SCÈNE XXVII.

**Monsieur Griffard, Cidalise, Mariane,
Clitandre, Éraсте, Chouchette, Madame
Argante, l'Olive.**

MADAME ARGANTE.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ceci ? Frosine vient de me conter de jolies choses.

ÉRASTE.

Frosine ! L'Olive !

L'OLIVE.

Oui, Monsieur, c'est de mon Ordonnance.

MADAME ARGANTE.

Où est-il ce scélérat, que je le dévisage !

Dévisager : Déchirer le visage avec les ongles ou les griffes. [L]

MONSIEUR GRIFFARD.

Madame Argante en ce pays-ci, Quel contretemps !

MADAME ARGANTE.

Oh, ce n'est pas à vous à qui j'en veux, ne craignez rien.

MONSIEUR GRIFFARD.

À qui en voulez-vous donc, Madame, et pourquoi venir troubler un divertissement ?

MADAME ARGANTE.

La bonne dupe que vous êtes, avec votre divertissement !

MONSIEUR GRIFFARD.

Comment donc dupe ? Que voulez-vous dire ?

MADAME ARGANTE.

Savez-vous bien quel Contrat vous venez de signer, vieux fou ?

MONSIEUR GRIFFARD.

Madame Argante ?

MADAME ARGANTE.

Le Contrat de votre fille, et d'un perfide qui vous fourbe.

MONSIEUR GRIFFARD.

Le Contrat de ma fille ! Vous ne savez ce que vous dites, laissez-nous en repos avec vos visions, que diable...

MADAME ARGANTE.

Je ne sais ce que je dis ! N'est-ce pas là Éraste ? Réponds, traître, réponds ?

ÉRASTE.

Hé bien, oui, Madame, je suis Éraste.

MADAME ARGANTE.

Et tu as l'insolence de m'amenez ici pour me trahir à ma barbe, petit vilain ?

ÉRASTE.

Vous y êtes venue malgré moi, Madame ; et je ne vous trahis point, je ne vous ai jamais aimée.

MADAME ARGANTE.

Ah ! Je suis morte.

MONSIEUR GRIFFARD.

Que veut dire ceci, Mariane ?

MARIANE.

Je ne sais, mon père, vous m'avez commandé de signer, je me suis fait un devoir de vous obéir.

MONSIEUR GRIFFARD.

Ah, je suis trahi ! Je le vois bien.

L'OLIVE.

Tricotet : Espèce de dance gaie. [F]

Allez, allez, Monsieur, ce n'est qu'une bagatelle, et cela ne doit pas vous empêcher de continuer la noce. Sans rancune, venez vous en danser les tricotets ; Madame Argante.

MADAME ARGANTE.

Ah ! Tu t'en mêles aussi, pendart.

MONSIEUR GRIFFARD.

Comment ? Et c'est mon coquin de l'Olive, je pense ?

L'OLIVE.

Vous l'avez deviné, Monsieur, c'est moi-même : mais je n'ai pas signé pour vous cette fois-ci, vous avez bien signé vous-même.

MONSIEUR GRIFFARD.

Ah ! Cidalise, vous avez aidé à me tromper, mais je vous pardonne tout, pourvu que vous consentiez à m'épouser.

CIDALISE.

Volontiers, Monsieur, je ne demande pas mieux ; mais il faut attendre que je sois veuve.

MONSIEUR GRIFFARD.

Comment veuve ! Vous êtes donc mariée ?

CIDALISE.

Depuis huit jours je suis votre nièce, je ne puis pas sitôt devenir votre femme.

MONSIEUR GRIFFARD.

Ma nièce !

CLITANDRE.

Vous ne pouvez désapprouver le choix que j'ai fait, mon oncle, puisqu'il est si fort de votre goût.

MONSIEUR GRIFFARD.

Ôte-toi de mes yeux, misérable, ôte-toi de mes yeux.

MADAME ARGANTE.

Nous sommes les dupes de tout ceci, Monsieur Griffard, et je ne sais pas comment vous l'entendez.

L'OLIVE.

Ma foi vous êtes faits l'un pour l'autre, associez vos chagrins et vos infortunes, c'est le meilleur parti que vous puissiez prendre.

MONSIEUR GRIFFARD.

Le voulez-vous, Madame ? Je donnerai tout mon bien à ma filleule.

MADAME ARGANTE.

Voilà qui est fait, Monsieur, j'y consens pour faire enrager votre famille.

L'OLIVE.

En attendant l'effet de vos menaces, profitons du temps présent nous autres ; et continuons de nous réjouir, puisqu nous avons réussi dans notre entreprise.

**CHANSONS DU
DIVERTISSEMENT.**

L'OLIVE, chante.

Haut le pied, belle Alison,
Pour gambader, rire et boire,
Vive la Foire
10 De Besons.
On y danse,
On s'y balance
Sur le gazon.
L'amour y fait un doux commerce,
15 Fille qui tombe à la renverse
N'en a pas plus mauvais renom
Vive la foire de Besons.
L'Olive et Alison dansent ensemble,
après quoi Chouchette, une petite Espagnolette,
20 et une autre petite fille dansent une Gigue,
et ensuite l'Espagnolette danse seule une Sarabande.

UN MARINIER, chante.

Que l'amour qu'on fait au Village,
Est un amour doux et plaisant !
25 Les soupirs n'y sont point en usage ;
Et quand on veut tâter du mariage,
Le contrat s'y fait brusquement.
Non, non, rien n'est si charmant
Que l'amour qu'on fait au Village.

Cette chanson est suivie d'une entrée de Dame Gigogne, qui danse seule ; ensuite de quoi une petite batelière s'avance au bord du Théâtre entre l'Olive et un Marinier.

30 Entrons tous deux belle Isabeau,
Dans ton bateau,
Et nous irons chercher sur l'eau
Quelque anguille, ou quelque barbeau :
Tout doit se rendre
À tes attraits,
35 Tu n'as qu'à tendre
Tes filets.
Si les poissons s'échappent de tes rets,
Les cœurs s'y viendront prendre.

Barbeau : Poisson d'eau douce qui est de la figure des carpes, mais molasse et peu estimé. [F]

L'OLIVE, chante.

40 Quand on est gaillarde et gentille,
Il ne faut point d'autre hameçon.
Bien souvent la plus jeune fille
Attrape le plus vieux poisson.

Deux petits garçons vêtus en Bergers dansent un Menuet avec Chouchette et la petite Espagnolette. Le Menuet fini, tous les Acteurs et Actrices se prennent par la main, et dansent en rond sur les chansons suivantes.

TOUS.

Filles qui cherchez des maris,
Ici l'on en achète.
45 Ils sont aussi bons qu'à Paris.
Filles qui cherchez des maris,
Souffrant chez eux les Favoris
D'une Femme coquette,
Filles qui cherchez des maris,
50 Ici l'on en achète.

LE MARINIER, chante.

Les vieillards n'y sont point admis,
Filles qui chez des maris,
Ils sont lous-garous et rigris,
De mauvaise défaite.
55 Filles qui cherchez des maris,
Ici l'on en achète.

Rigri : Ancien terme injurieux chez le petit peuple de Paris. Un vilain, un ladre. [L]

Défaite : Excuse, échappatoire, prétexte. Mais enfin si c'était quelque sottise défaite... [L]

L'OLIVE, chante.

Il en est des grands, des petits,
Filles qui cherchez des maris,
Et que l'on donne à juste prix,
60 Venez en faire emplette.
Filles qui cherchez des maris,
Ici l'on en achète.

Tous les Acteurs et les Actrices de la Comédie et du Divertissement sortent du Théâtre en dansant, et en se tenant par la main.

L'OLIVE, adresse ce dernier couplet à L'assemblée.

Vous qui deviendrez maris,
Qui croyant prendre, serez pris,
65 À caution dans ce pays
Les filles sont sujettes.
Vieillards qui deviendrez maris,
Mettez bien vos lunettes.

AUGMENTATION DES AIRS DE LA COMÉDIE DE LA FOIRE DE BESONS.

70 Maris, que Vénus domine,
Craignez le sort de Vulcain.
Tel qui se lève du matin
Pour courir après sa voisine,

75 Trouve souvent en son chemin
Que sa femme est plus libertine,
Qu'il n'est libertin.
Maris, que Vénus domine,
Craignez le sort de Vulcain.

LE CHEVALIER.

Ah, morbleu, que j'ai du chagrin !

[TOUS.]

Hé pourquoi, Chevalier ! Vous êtes si bien avec Madame
Guillemin ?

80 Nous n'aurons point de bon vin.
Plaignons, plaignons notre cruel destin
Tin, tin, tin, tin.
Tirelin tin, tin. Tirelin tin, tin.
La vigne a des engelures,
Que ferons-nous cet hiver ?
85 Notre vin sera trop vert,
Et nos filles seront trop mûres,
Robin turelure, lure.

Couplets ajoutés, sur l'air : Filles, qui cherchez à plaire.

90 Filles qui venez à Besons,
Gardez-vous du naufrage.
Troussez bien haut vos cotillons.
Filles qui venez à Besons,
Il faut quand le bac coule à fonds,
Se sauver à la nage.
95 Filles qui venez à Besons,
Gardez-vous du naufrage.

100 Prenez bien vos précautions,
Filles qui venez à Besons.
Tous les oiseaux des environs,
Disent par leur ramage,
Filles qui venez à Besons,
Gardez-vous du naufrage.

105 Belles dont les maris fripons,
Vont chercher fortune à Besons,
Si dans la même intention,
Vous faites le voyage,
Profitez de l'occasion,
Sans crainte du naufrage.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].